

mittee, steered the funding through the shoals of red tape.

That amount of high-level backing is eloquent evidence that the community is worried and that Jessie's had done its homework. The planners had good statistics, a thought-through program, and letters of praise from children's-aid societies, maternity homes, public health officials, mayors, and community centres. The feminist approach of respect for teen-

age women and encouragement to enable them to achieve self-worth and independence happens also to be the most-effective way of helping their babies to thrive.

A frequent response to the public's perception that all teenagers are likely to be inadequate parents, a prejudice that is flatly untrue, is that there should be mandatory supervision of adolescents who raise babies. Apart from a civil-liberties issue, mandatory supervision of young

moms and their babies simply would not work. The most vulnerable, the least able to mother, would simply hide from contact with health professionals, teachers, and social workers.

Jessie's is the same proposal turned around. It provides what young moms, what *all* moms, need: friendship, information, relief. It is worth a try in every community.

La violence faite à la femme lesbienne

PAR LUCE BERTRAND

La violence comme expression de discrimination, d'isolement et de fuite existe toujours dans toutes les formes décrites dans cet article (vol. 4, no. 4, 1983). Si, en surface, le monde prétend être plus libéral en encourageant la libre expression des lesbiennes, il n'en est pas moins que l'homophobie et la xénophobie bouillonnent toujours là, juste au-dessous. La violence contre ce dont on a peur et ce qu'on ne comprend pas n'est jamais une réponse valide.

Les femmes dont on a dit si souvent qu'elles étaient le «sexe faible», ont été maintes fois abusées dans l'essence même de ces deux mots. «Sexe» d'abord: bien des hommes les ont considérées comme des objets sexuels, dont ils étaient les propriétaires ou les usagers, créés pour leurs besoins et mis à leur disposition. Toute femme ne répondant pas à leur critère d'efficacité sexuelle est considérée comme frigide ou lesbienne. Si on s'arrête au mot «faible», il est évident que la différence de force physique entre la plupart des femmes et des hommes a permis à ceux-ci de prendre beaucoup de pouvoir, ne serait-ce qu'en créant la peur et la violence.

La violence sous une forme ou une autre est presque constante dans la vie des femmes. Cette violence est parfois physique et évidente mais elle est souvent morale et beaucoup plus subtile. Les femmes subissent souvent cette violence pour la seule raison qu'elles sont «femmes»: le violeur qui s'en va au hasard avec un goût de violer, cherche une femme, n'importe laquelle.

D'autres femmes ont à faire face à une violence particulière faisant référence au milieu social auquel elles appartiennent, à la figure d'autorité qu'elles représentent, au poids qu'elles pèsent, à l'orientation sexuelle qu'elles privilégient ou à d'autres facteurs. Nous essayerons de cerner dans ce texte, la violence faite à la femme lesbienne.

Violence de la parole qui se veut blessante, écrasante, très

souvent gratuite et sans fondement, parce que l'homophobe se soulage de sa propre peur de ses tendances homosexuel-le-s en essayant d'en éliminer ses représentantes. L'hétérosexuel-le qui est bien dans sa peau et dans sa sexualité n'a pas ce type de parole.

L'oeil accusateur posé sur la «criminelle», l'oeil religieux posé sur la «pervers», l'oeil vicieux qui songe: «à quel point ce serait excitant de les regarder ensemble». Le regard nerveux de la famille lors de réunions sociales, «pourvu que ça ne paraisse pas», le regard du patron qui se doute et qui renforce le harcèlement sexuel pour vérifier le niveau de résistance de sa victime, qui est une proie encore plus intéressante que bien d'autres femmes à cause du choix qu'a fait la femme lesbienne d'exclure l'homme de sa vie sexuelle.

La violence du sous-entendu, le mot caché, les allusions, les insinuations malveillantes plus ou moins directes, du type: «Tu n'es pas encore mariée?», «Est-ce ta petite amie?» Le harcèlement moral du sous-entendu, technique raffinée et subtile qui se rapproche du supplice chinois de la goutte d'eau. La guerre des nerfs, la peur entretenue, haut prestige du sadisme humain.

La violence de la moquerie, de la blague grossière au cliché usé des «enfants forts». Plus directe que le sous-entendu mais aussi plus violente. La moquerie que l'homophobe utilise rarement sans public. Ce n'est plus le couteau dans le dos mais la balle en plein front tirée par des gens qui ont l'air plus brave mais qui ont quand même besoin de complices pour oser.

Violence de l'évitement:

1. Par les membres de la famille: ne pas inviter sa soeur lesbienne à son mariage, par exemple, par gêne ou par honte face à la belle-famille. De peur que «ça» paraisse. Ne pas faire garder ses enfants (surtout les filles) par leur tante lesbienne de peur de la contamination ou peut-être des touchers sexuels. Il est à remarquer que ce dernier argument vient plus souvent des hommes. Or je lisais récemment qu'une fillette sur quatre et un

garçonnet sur six seront victimes d'agressions sexuelles avant d'atteindre l'âge de 18 ans et que plus de 75 pour cent des agressions sexuelles seront perpétrées soit par le père de l'enfant soit par le père adoptif et que ces parents ne correspondent pas du tout au stéréotype qu'on se fait des agresseurs d'enfants; au contraire, ils présentent une façade de respectabilité.

2. Par des compagnes de travail: éviter de se retrouver seule avec une femme dont le lesbianisme est connu ou supposé au travail, soit par peur de se faire identifier à la même orientation sexuelle, soit par peur d'être «séduite» malgré soi. Certaines pensent encore aujourd'hui, qu'il ne faut surtout pas se retrouver dans une salle de toilette avec une femme lesbienne. Or si les «vespasiennes» sont un lieu de prédilection pour de nombreux hommes hétérosexuels et homosexuels qui y pratiquent des actes homosexuels, il en va, tout autrement pour les femmes, quelle que soit leur orientation sexuelle.

La violence de l'étiquette qui dit «anormalité» et «perversion» et qui relègue les femmes lesbiennes au rang de malades ou de maniaques sexuelles. Violence dans l'expression même du mot «lesbienne» que l'homophobe utilise souvent d'un ton avilissant qui résonne comme «chienne», alors qu'il se veut le synonyme de l'amour et des rapports privilégiés entre femmes. Suprême condamnation de l'homme qui apprend que sa femme a commis des actes homosexuels: «Tu n'es qu'une lesbienne», inclura très souvent dans sa pensée qu'elle n'est même plus digne d'être mère, comme si les relations sexuelles d'une femme et son sens de la maternité avaient un quelconque lien.

La violence du préjugé qui, la plupart du temps, provient d'un manque d'information et de la peur de cette inconnue qu'est l'homosexualité pour la majorité des gens. Mélange de curiosité et de mystère, de mythes et de tabous: on craint ce que l'on ne connaît pas. On se méfie de l'homosexualité comme de la peste, craignant, toujours, la contagion. On rit de la femme «butch» devant sa voisine qui est elle-même une lesbienne qu'on ne soupçonne pas, parce qu'elle ne

le dit pas et qu'aucun signe physique particulier ne la distingue des autres, comme c'est le cas de la majorité des femmes lesbiennes qui sont aussi invisibles entre elles que pour les autres.

On prête aux femmes lesbiennes beaucoup de pathologies: des âmes malheureuses, un Œdipe mal liquidé, un complexe de castration, une sexualité de refoulée (entendre: parce que non choisie par un homme, alors que bien des lesbiennes sont des séparées, divorcées ou célibataires ayant vécu des relations avec des hommes, et même des femmes mar-

*Ce n'est plus le couteau dans le dos
mais la balle en plein front tirée par
des gens qui ont l'air plus brave
mais qui ont quand même besoin de
complices pour oser.*

rées vivant encore avec leurs maris); on leur prête des rôles stéréotypés, on dit qu'elles ont des têtes d'hommes, que ce sont des femmes incomplètes qui n'ont pas connu la maternité (or beaucoup sont mères et même peut-être grands-mères ou élèvent les enfants de leurs compagnes avec celles-ci).

La violence du silence que l'entourage garde, même quand il est au courant de l'orientation homosexuelle de l'une des leurs. Consigne tacite ou exigée du silence, seul visa d'entrée imposé à de nombreuses femmes lesbiennes au sein même de leur famille, et qui signifie qu'on ne leur permet pas de dire leurs émotions à l'intérieur de leur vécu quotidien homosexuel, qu'elles ne peuvent ni parler de leurs amours ni partager leurs peines et qu'en compagnie de la femme aimée devant la famille, elles doivent retenir tout geste d'affection, tout mot de tendresse, bref se comporter en étrangères ou tout au plus en bonnes copines, pour faire oublier aux autres qu'entre elles il y a un échange d'amour et de sexualité.

Le cheminement que beaucoup de femmes lesbiennes doivent faire sur leur propre acceptation de leur homosexualité et sur leur peur d'affronter la famille pour leur dire ce qu'elles vivent, est énorme

dans bien des cas. Que leurs familles, une fois qu'elles ont «su» ne leur en reparlent jamais ou pire leur imposent carrément un silence qui dit: «on a bien assez de le savoir sans être obligé d'en parler ou que les autres autour ne l'apprennent», est un acte inhumain de négation de leur personne même. Que des mères continuent de prétendre par après qu'elles aiment leurs filles «pareil» quand au fond elles les renient, est une utopie déculpabilisante.

Violence de la tolérance surtout par des êtres qui nous sont chers. Sentir d'une mère par exemple qu'elle ne fait que «supporter» le fait que sa fille soit homosexuelle alors que généralement celle-ci ne l'a pas choisi, que c'est une pulsion qui s'est imposée à sa nature et qu'elle a souvent de la difficulté elle-même à comprendre pourquoi «ça» lui arrive à «elle» et à l'accepter, à cause surtout de la répression familiale et sociale, ne fait qu'ajouter une épine à sa dimension homosexuelle.

Sentir dans son environnement qu'on nous «tolère» soit par ménagement, soit par condescendance, résonne en soi comme la «compassion» dont parle le Dr Caprio (dans son Etude de quelques cas «psychiatriques» d'homosexuelles), compassion qui est, selon lui, nécessaire à tout bon psychiatre ou psychanalyste qui veut «guérir» l'homosexuelle, comme si elle était malade...

La violence du rejet, méthode catégorique et draconienne. Une élimination qui témoigne très souvent d'une peur. On rejette une copine quand on apprend qu'elle est homosexuelle, uniquement quand la sexualité qu'elle représente réveille en nous des pulsions dont on a peur. Une mère rejette sa fille lesbienne comme on rejette une responsabilité, pour la punir de ne pas être conforme, de briser son image, de porter atteinte à ses croyances religieuses (ou à son image de mère chrétienne), mais très souvent aussi, d'une manière inconsciente peut-être, parce que sa fille a osé choisir une autre sexualité que celle qu'elle a dû elle-même subir bien des fois.

Dans le rejet du père on retrouve bien sûr l'orgueil blessé de cette «tache» sur le portrait familial (alors que bizarrement le divorce d'un autre de ses enfants n'est pas

considéré comme tel), mais aussi ce rejet se veut un geste punitif pour avoir eu l'audace de briser les règles de la société patriarcale dont il a été le premier représentant dans la vie de sa fille. Beaucoup d'hommes perçoivent l'homosexualité féminine comme un affront à leur sexe et comme une menace pour leurs femmes qui seraient peut-être tentées de les imiter. Le rejet est le prix à payer pour certaines, pour avoir osé se libérer du modèle phallocrate, pour avoir osé démontrer que la sexualité des femmes n'est plus la régie des hommes et que le plaisir peut se vivre sans eux. (Considérer l'homosexualité féminine dans ce sens est croire que le lesbianisme est un choix politique en soi. Or, n'est pas lesbienne qui veut. Encore une fois, la majorité des femmes lesbiennes n'ont pas choisi de l'être, pas plus d'ailleurs que les femmes hétérosexuelles n'ont choisi leur hétérosexualité. De plus, la majorité des homosexuelles «nées» n'ont pas cette conscience politique de leur sexualité.)

Le rejet est d'autant plus violent qu'il est directement connecté à une dimension sexuelle. Il provient d'individus qui ont des désirs incestueux par exemple, qu'ils les aient actualisés ou non, comme il peut être le geste d'hommes ou de femmes qui ont des problèmes de fonctionnement dans leur sexualité ou des difficultés d'acceptation d'une homosexualité latente ou active.

En définitive, la violence que les homophobes font aux femmes lesbiennes, est souvent la projection d'une violence qu'ils n'acceptent pas de ressentir hétérosexuellement et/ou homosexuellement. Le fait que des individus déplacent les frontières de l'ordre établi est, dans la majorité des cas, un acte puni par la loi. Quand des femmes affirment (je ne dirais même pas «affichent», puisque la majorité sont invisibles) une sexualité différente, elles sont dérangeantes.

Je constate que le phénomène de l'homosexualité a pour conséquence une remise en question de la sexualité de plusieurs femmes et hommes dits hétérosexuels. Or, si le féminisme est insécurisant pour plusieurs parce qu'il fait reculer les barrières de l'ordre patriarcal, le lesbianisme est paniquant pour ces mêmes personnes parce qu'il ose ignorer le «patriarcat».

The Best Thing Was

The best thing was
two weeks before I hit eighteen
I ran away from home.
I lived with my married sister
for a while.
Not too long though.

I went to this place.
I worked in a factory.
I was on a machine
doing calendars for the holidays.
You press your foot down
you staple, you go
dum dum dum.
Six months
and then I got laid off.

So then my sister said,
"You can go to school —"
It was a class there,
grownups, adults —
and they all knew how to read already,
so I wasn't getting no place.
And I was afraid of getting raped you
know,
because it was a bad neighborhood.

After a while
Karen was working late sometimes
and my brother-in-law
he was a sick bird.
He started showing me picture cards
you know.
All naked women.
He had them all lined up
along the bed.
He was looking for you know what.
Well, I told him off
and I told him forget about it.
So he started pressuring me to leave.
I came home from work.
My clothes were outside in a bag.

But I got sick of being used.
Even now, because I'm trying to read
it bothers me.
My brothers and my sisters
they all went to school.
But my mother
her mother died, and her aunt raised her.
She used to feed her in a cellar.
So then I grew up and I looked like that
aunt.
Plus my father died young

and my step-father didn't do so good.
"You'll be signed away," he'd tell me.
"Sent to a home. All they'll feed you
will be bread and butter."

And my mother
used to keep me back from school
and I had to do all the cleaning.
You couldn't use a mop
you had to do it on your hands and
knees.
You used the wash-board.
You leaned over the sink
and scrubbed and scrubbed.
If she was washing too
and I needed water,
"Go in the toilet bowl," she'd say.
"And get water out of there —"
It was a shame she got away with it.

My sister's friends
They had skates and riding bikes.
And my mother and step-father
they used to both get drunk.
So I got them more drunker.
That's the only way I got out.
I never went to a party.
But I caught on fast.
I never had no clothes to go
so my older sister,
I took her clothes and a pair of heels.
I got them drunk and I slid down
(It's crazy, I was very crazy,
I was desperate to get out —)
I slid down the water-pipe
and through the yard
climbed up the wire-pole.

The third time I got caught.
My step-father hid out and caught me.
I got the strap and a stick over my head.
But you know what I said to myself?
I still enjoyed it
because I never went to a party before.

If someone in the place
they talk about their childhood
I'll walk away.
"Oh," I'll say, "wonderful, very
nice —"
but I say to myself under my breath,
Thank God.
I never say I wish I was a kid again.

Delia Turley